

LES FORMES DE LOURDEUR EN MORPHO-PHONOLOGIE DE L'ARABE D'APRÈS IBN ĞINNÎ

Cheikh FALL

Enseignant-chercheur au Département d'Arabe, FLSH, UCAD

Résumé :

S'inspirant de la méthodologie élaborée pour les sciences arabo-islamiques dont les premières réflexions figurent dans deux disciplines : *Uşûl* ou *'ilm al-kalâm* des théologiens et *Uşûl al-fiqh* des juristes, les grammairiens se sont engagés à expliquer les lois qui régissent la langue arabe à travers une explication rationnelle dans un langage dialectique et polémique. Une telle démarche qui constitue un grand tournant pour la grammaire fait appel à une activité en quelque sorte consciente et réfléchie de la part des locuteurs, qui sont aussi les fondateurs de la langue. Cela implique que la grammaire, qui vise à décrire cette langue ne peut se contenter d'en ramener le fonctionnement à un système de règles s'appliquant mécaniquement mais qu'elle doit toujours se fonder, en dernière analyse, sur les dispositions et les intentions de ces locuteurs-fondateurs.

Cette contribution qui interroge les ouvrages des grammairiens arabes et surtout ceux d'Ibn Ğinnî, montre comment la lourdeur en morpho-phonologie renvoient, sous différentes formes, à un principe fondamental démontrant que la grammaire arabe est une science rigoureuse qui répond aux exigences méthodologiques de cette époque.

Mots clés : Arabe - Grammaire – Morpho-phonologie-lourdeur – Ibn Ğinnî.

Abstract:

Inspired by the methodology developed for the Arab-Islamic sciences, the first reflections of which appear in two disciplines: *Uşûl* or *'ilm al-kalâm* of theologians and *Uşûl al-fiqh*

of jurists, grammarians have committed themselves to explaining the laws which govern the Arabic language through a rational explanation in a dialectical and polemical language. Such an approach, which constitutes a major turning point for grammar, calls for a somewhat conscious and reflective activity on the part of the speakers, who are also the founders of the language. This implies that grammar, which aims to describe this language, cannot simply reduce its functioning to a system of rules applying mechanically but must always be based, in the final analysis, on dispositions and intentions. of these founding speakers.

This contribution, which questions the works of Arab grammarians and especially those of Ibn Ğinnî, shows how the heaviness in morpho-phonology refers, in different forms, to a fundamental principle demonstrating that Arabic grammar is a rigorous science which meets the methodological requirements of that time.

Key words: Arabic - Grammar - Morpho-phonology-heaviness - Ibn Ğinnî.

Introduction

Le terme *at-taṣrīf* qui, avait chez les premiers grammairiens arabes une conception restreinte qui se limitait à la phonologie, recouvre dans la terminologie des grammairiens tardifs comme 'Uṭmān Ibn Ğinnī (désormais IG)¹ une acception large qui englobe la morphologie (changements sur les structures pour exprimer le temps, le genre...etc.) et la phonologie (changements des structures sans rien ajouter à la signification)². Cette contribution interroge les ouvrages des grammairiens arabes pour définir le sens de lourdeur et ses différentes manifestations en tant que principe fondamental qui motive, d'une façon ou d'une autre, presque toute la morpho-phonologie³.

En effet, tous les choix ou déviations morpho-phonologiques se rapportent, quelque part, à la dichotomie lourdeur/légèreté dans le sens où l'instituteur choisissait une structure à cause de sa légèreté et s'abstenait d'une autre pour sa lourdeur. Mieux, la notion de lourdeur ne se limite pas dans la théorie à une analyse purement linguistique mais remonte à des considérations logiques et rationnelles pour chaque fait. Nous verrons ce que la lourdeur recouvre pour les voyelles et les consonnes avant de relever ses différentes formes dans la morpho-phonologie.

1. Lourdeur : voyelles et consonnes

1.1. *Ḥarakāt* (voyelles et glides)

¹ Abū al-Faṭḥ 'Uṭmān IĠnaqūt, selon la majorité des biographes, en 320 H/932G et mourut en 392/1002. Les témoignages des auteurs de sa biographie attestent qu'il fut sans conteste l'autorité la plus savante en matière de la morpho-phonologie. YĀQUT, al-Ḥamawī b. 'Abd Allāh al-Rūmī m. 626, dit à ce propos :

ولم يكن في شيء من علومه أكمل منه في التصريف، ولم يتكلم أحد في التصريف أدق كلاماً منه
« Il ne maîtrisait aucune autre discipline de [la grammaire] plus que la morpho-phonologie et nul n'en a parlé de façon plus précise que lui », *Mu'ğam al-udabā'*, éd. Iḥsān 'Abbās, Beyrouth, 1993, vol. 4, p. 1585.

² BOHAS G. et GUILLAUME J-P, *Études des théories des grammairiens arabes*, Damas, 1984, pp. 15-21.

³ IĠtient le propos suivant :

... فمعظمه الجنوح إلى المستخف، والعدول عن المستقل. وهو أصل الأصول في هذا الحديث
« Elle [i.e. explication morpho-phonologique] repose, dans la majorité des cas, sur la recherche de ce qui est perçu comme léger, et l'évitement de ce qui est perçu comme lourd : c'est là le principe fondamental en la matière. », *Ḥaṣā'is*, vol. 1, p. 162.

Présentons, d'abord, les voyelles et les glides en termes de lourdeur telles qu'elles se dégagent dans les écrits d'IG. Voici le premier texte :

اعلم أن الحركات أبعاض حروف المدّ واللّين، وهي الألف والياء والواو، فكما أن هذه الحروف ثلاثة، فكذلك الحركات ثلاث، وهي الكسرة والفتحة والضمة، فالفتحة بعض الألف، والكسرة بعض الياء، والضمة بعض الواو. وقد كان متقدمو النحويين يسمون الفتحة الألف الصغيرة، والكسرة الياء الصغيرة، والضمة الواو الصغيرة. وقد كانوا في ذلك على طريقة مستقيمة⁴.

« Sache que les voyelles brèves sont des parties des glides, à savoir : *alif*, *yâ*' et *wâw*. Ces glides sont, tout comme ces voyelles, au nombre de trois. Le *a* est une partie de *alif*, le *i* une partie de *yâ*' et le *u* une partie de *wâw*. Les premiers grammairiens appelaient déjà *a* la petite *alif*, *i* la petite *yâ*' et *u* la petite *wâw*. Et c'était bien vu de leur part. »

Le fait que ces voyelles brèves représentent une partie des glides correspondants suppose que la production des premières exige, en toute logique, une moindre dépense d'énergie. Il est normal, même sans laboratoire à l'appui, que *bâ*, *bî*, *bû* soient plus lourds que *ba*, *bi*, *bu* et demandent plus d'effort. Passons au classement entre ces voyelles brèves elles-mêmes.

... إسكانهم نحو رسل، وعجز، وعضد، وظرف، وكرم، وعلم، وكتف، وكبد، وعصر. واستمرار ذلك في المضموم والمكسور، دون المفتوح، أدلّ دليل... على ذوقهم الحركات، واستثقالهم بعضها واستخفافهم الآخر. فهل هذا ونحوه إلا لإنعامهم النظر في هذا القدر اليسير، المحتقر من الأصوات، فكيف بما فوقه من الحروف التوام، بل الكلمة من جملة الكلام⁵.

« La suppression [de la voyelle suivant le deuxième segment] dans : *rusul*, *'ağuz*, *'aḏud*, *zarufa*, *karuma*, *'alima*, *katif*, *kabid*, *'uṣira*, et la fréquence de ce phénomène avec [un segment] suivi de *u* ou de *i* et non pas de *a* est l'argument le plus probant pour établir que [les Arabes] font distinction entre les voyelles, et ressentent certaines comme lourdes et d'autres comme légères. Ce cas et d'autres ne montrent-ils pas qu'ils ont même porté attention à ces sons insignifiants [i.e. les voyelles], sans même parler des

⁴ *Sirr ṣinâ'at al-i'râb*, vol. 1, p. 17.

⁵ *Haṣâ'is*, vol. 1, p. 75.

segments pleins [i.e. les consonnes et les glides], voire du mot dans l'énoncé ? ».

Pour montrer le caractère lourd de *u* et de *i* et la légèreté de *a*, IĜ fait intervenir la notion de *taskîn* qui consiste, en tant que processus d'allègement, à supprimer une voyelle et mettre dans l'écrit vocalisé un *sukûn* à la place⁶. L'argument mis en avant ici, c'est que la suppression fréquente de *u* ou de *i* dans cette position alors que le *a* se maintient systématiquement montre la légèreté de cette dernière et le non-besoin d'allègement⁷. Regardons un autre texte sur les voyelles brèves :

استثقالهم الحركة التي هي أقل من الحرف، حتى أفضوا في ذلك إلى أن أضعفوها، واختلسوها، ثم تجاوزوا ذلك إلى أن انتهكوا حرمتها، فحذفوها، ثم ميلوا بين الحركات فانحوا على الضمة والكسرة لثقلهما وأجموا الفتحة في غالب الأمر لخفتها⁸.

« Le fait de sentir lourde la voyelle brève qui est plus petite que la consonne les a conduits tantôt à l'affaiblir et tantôt à la subtiliser. Puis, ils sont même allés jusqu'à violer son intimité en la supprimant. Puis, après avoir comparé ces voyelles, ils ont évité le *u* et le *i* à cause de leur lourdeur et ont souvent manifesté une préférence envers le *a* pour sa légèreté ».

Entre les voyelles qui restent plus légères que les consonnes et les glides, le *i* occupe la position médiane entre la légèreté de *a* et la lourdeur de *u*. Bohas affirme que cette échelle de lourdeur entre

⁶ Cette syncope de voyelle n'existe qu'en poésie.

⁷ Il mentionne dans le *Munṣif* d'autre cas où le *a* est également exempt d'allègement :

قالوا قد كرم الرجل يريدون كرم وقالوا لقضو الرجل يريدون لقضو الرجل فأسكنوا المضموم كما أسكنوا المكسور ولم ينجى من هذا شيء في المفتوح لخفة الفتحة ألا ترى أن من قال فخذ ورجل وهو يريد فخذًا ورجلاً لم يقل في جمل جمل لخفة الفتحة...

« Ils ont dit *karma r-raġul* au lieu de *karuma* et *la-qaḍwa r-raġul* au lieu de *la-qaḍuwa r-raġul*. Ils supprimaient ainsi la voyelle suivant un segment si elle était *u* ou *i*. On n'a rien transmis de cette affaire [suppression d'une voyelle pour alléger] s'agissant de *a* car le *a* est léger. Celui qui dit *fahd* et *raġl* au lieu de *fahid* et *raġul* ne dit pas pour autant *ġamal ġaml* à cause de la légèreté de *a*... ».

Al-Munṣif, p. 49.

⁸ *Haṣā'is*, vol. 1, p. 78.

voyelles brèves correspond effectivement à une gradation phonétiquement observable et que la voyelle désignée par les grammairiens arabes comme légère est, à postériori, celle qui demande un moindre coût.

« On trouve, dit-il, en effet dans Ladefoged, 1975, la description d'une échelle tout à fait analogue, celle de la sonorité : (*The sonority of a sound is its loudness relative to that of other sounds with the same length, stress and pitch. Try saying just the vowels [i,e,a,o,u]. You can probably hear that the vowel [a] has greater sonority (due, largely, to its being pronounced with a greater mouth opening). You can verify this fact by asking a friend to stand some distance away from you and say these vowels in a random order. You will find that it is much easier to hear the lower vowel [a] than the high vowels [i,u]*) (p. 220) »⁹.

Il dit aussi que : « la classe des voyelles soit plus sonore que celle des glides et que celle des glides soit plus sonore que celle des vraies consonnes, cela a été proposé dans bien des ouvrages (voir Hopper, 1976 (entre autres)) et le rôle que joue cette échelle de sonorité dans la structure des syllabes a été démontré. Il a insisté sur le fait que dans le texte de Ladefoged le repérage de la sonorité respective des sons, et particulièrement de la hiérarchie *a i u* peut s'effectuer par la simple observation, sans aucun recours à un outillage sophistiqué. Il conclut en ces termes :

« Pourquoi ne pas supposer que cette expérimentation qui peut être menée (*by asking a friend to stand some distance away from you*) a été faite par les grammairiens arabes, et cela d'autant plus que toute la tradition orientaliste s'est plu à insister sur la finesse des observations phonétiques effectuées par ces derniers »¹⁰. Il tient ailleurs la conclusion suivante concernant les voyelles : « Lourd est à identifier avec [haut, -bas] : les voyelles hautes sont réputées lourdes. La possession des traits [+ arrière] et [+ rond] augmente encore cette lourdeur : la plus lourde des voyelles lourdes

⁹ Bohas (1981), pp. 207-208.

¹⁰ Op. Cit., p. 208.

est celle qui est à la fois [+haut], [+ arrière] et [rond], i.e. *u.* »¹¹.

IĜ explique que la fréquence des glides et des voyelles a été décidée en fonction de leur degré de lourdeur. Voici son texte :

وإنما غلبت الياء على الواو لخفة الياء وثقل الواو فهربوا إلى الأخرى فلما وجبت هذه القضية في الواو والياء أجريت الضمة مجرى الواو، والكسرة مجرى الياء لأنهما بعضان ونائبان في كثير من المواضع عنهما¹².

« Le *yā* est plus fréquent que le *wāw* [dans le lexique] à cause de la légèreté du *yā* et de la lourdeur du *wāw*. Ils [les Arabes] donc, privilégient le plus léger. Et, dès lors que ce principe s'imposait de façon nécessaire en ce qui concerne le *w* et le *y*, on a appliqué au *u* le même traitement qu'au *w* et au *i* le même qu'au *y*, car ils [le *u* et le *i*] en sont des parties [au *w* et au *y*], et se substituent à eux dans plus d'un cas. »

1.2. *Ḥurûf* (consonnes)

Partons du passage où IĜ classe les consonnes de l'arabe selon la lourdeur que voici :

اعلم أن حروف المعجم تنقسم على ضربين: ضرب خفيف وضرب ثقيل وتختلف أحوال الخفيف منها فيكون بعضه أخف من بعض وتختلف أيضا أحوال الثقيل منهما فيكون بعضه أثقل من بعض وفي الجملة فأخف الحروف عندهم وأقلها كلفة عليهم الحروف التي زادوها على أصول كلامهم وتلك الحروف العشرة المسماة حروف الزيادة¹³.

« Sache que les consonnes de l'alphabet sont de deux sortes : légères et lourdes. Toutefois, les modes [d'articulation] des consonnes légères varient, et de ce fait, certaines sont plus légères que les autres ; de même, les consonnes lourdes n'ont pas toutes le même degré de lourdeur. D'une manière générale, les consonnes qu'ils perçoivent comme les plus légères, celles dont [la réalisation] nécessite le moindre coût d'énergie sont celles qu'ils ajoutent aux structures de base [i.e. aux racines] ; ce sont les dix consonnes que l'on appelle 'augment' ». »

¹¹ *Etudes des théories des grammairiens arabes*, p. 37.

¹² *Širr Šinā'at al-i'râb*, vol. 2, p. 585.

¹³ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 811.

D'abord, les consonnes les plus légères sont au nombre de dix : *hamza, alif, y, w, m, n, t, h, s, l* utilisés comme augments dans la morphologie. IG vient de confirmer une fois de plus que le degré de lourdeur d'une consonne correspond à la quantité d'énergie nécessaire à sa réalisation. Cependant, d'autres facteurs comme la position du segment et la nature de ses voisins sont, entre autres, à tenir en compte. Il ne faut pas non plus penser que la lourdeur propre à un segment détermine toute seule celle de toute la forme sinon l'adoption d'une chaîne formée de segments légers aurait fait l'affaire. On aura l'occasion de montrer que la suite de segments légers peut, selon Ibn Ğinnî, aboutir à une lourdeur d'un autre genre.

2. Formes de lourdeur :

Cette lourdeur qui motive toute la morpho-phonologie prend plusieurs formes que nous traitons dans les sections suivantes :

2.1. *Tamâtul/Taḍ'if* (succession de deux segments semblables ou identiques)

La suite de segments identiques nommée parfois *at-takrâr* (répétition) constitue une forme de lourdeur qui intervient dans l'explication d'un bon nombre de faits. Commençons d'abord par un texte de Sibawayh que voici :

هذا باب التضعيف، اعلم أن التضعيف يثقل على ألسنتهم وأن اختلاف الحروف أخف عليهم من أن يكون من موضع واحد¹⁴.

« Voici la section sur le doublement. Sache que la gémation est lourde pour leur langue et que la différenciation entre les segments est plus légère pour eux que s'ils proviennent du même point d'articulation ».

Voici un passage où IG fait recours à cette explication :

واعلم أن من قال في حلوبة: حلبّي قياسا على قولك في حنيفة: حنفيّ، فإنه لا يجيز في النسب إلى حرورة حرريّ، ولا في صرورة صرريّ، ولا في قولة قوليّ... قولهم في شديد شديديّ، وفي طويلة: طويليّ؛ استنقالا لقول: شديديّ،

¹⁴ *Al-Kitâb*, éd. 'Abd as-Salâm Hârûn, Beyrouth, 1408/1988, vol. 4, p. 147.

وطولي... ولو جاز أن يقول في نحو جرادة : جردِي، لم يجز ذلك في نحو حمامة وعجاجة: حممي ولا عجي؛ استكراها للتضعيف¹⁵.

« Retiens que celui qui dit sur *ḥalūba* [forme l'adjectif de relation] *ḥalabī*, par analogie à *ḥanīfa/ ḥanaḥī* n'accepte pas pour autant *ḥarūra / ḥararī*, ni *ṣarūra / ṣararī* ou *qawūla / qawalī*... Le fait que l'on dise *šādīd / šadīdī* et *ṭawīla / ṭawīlī* provient de la lourdeur que l'on trouve à prononcer *šadadī* et *ṭawalī*... Et, s'il était permis de dire *ḡarāda / ḡaradī* cela ne permettrait pas pour autant de dire *ḥamāma / hamami* et *'aḡāḡa / 'aḡāḡī*, afin d'éviter la succession de deux segments identiques. »

La question morphologique de ce passage est la construction de l'« adjectif de relation » (*mansūb*), qui se forme par la suffixation du morphème *-iyy* (réalisé *-ī* en forme pausale) à un nom propre ou à un substantif (e.g. *tamīmiyy*, « tamīmite » de *Tamīm*, nom d'une tribu ; *baṣriyy*, « basrien », de Basra, *naḥawiyy* « grammairien, grammatical », de *naḥw*). Dans certains cas, la suffixation de *-iyy* entraîne une modification du radical, entre autres avec les noms de schème *fa'uwla* et *fa'iyla*, dont l'adjectif de relation a normalement la forme *fa'alīyy*, avec disparition du glide et passage de la voyelle précédente à *a*. Un certain nombre de formes font cependant exception, et conservent le glide¹⁶.

L'emploi du terme *qiyās* dans ce contexte suppose que c'est la suppression du *y* de *fa'ila* qui a été entendue ou du moins pour *ḥanīfa* puis on s'est procédé par analogie pour traiter de la sorte les *fa'ūla* tel que *ḥalūba* comme *fa'ila* et dire *ḥalabī* en supprimant le *w*. Le *Qiyās* ne consistait pas alors seulement à traiter pareillement des cas identiques comme le fait de dire *kātīb* pour exprimer le participe actif car les Arabes avaient dit *fā'il* mais donnait une certaine liberté dans la manipulation des structures.

Ce qui nous intéresse ici est le fait qu'aussi bien pour le schème *fa'iyla* que pour *fa'uwla*, on garde le *w* ou le *y* et dire *fa'uwlī* et *fa'iylī* au lieu

¹⁵ *Ḥaṣā'is*, vol. 1, pp. 115-117.

¹⁶ Ibn al-Ḥāḡib est explicite sur la question :

وتحذف الواو والياء من فعولة وفعيلة بشرط صحة العين ونفي التضعيف كحنفي وشنئي

« Le *w* de *fa'ūla* et le *y* de *fa'ila* doivent être supprimés à condition que le deuxième segment ne soit pas un glide et l'absence de succession de segments comme dans *hanaḥī* et *šana'ī* ».

Šāfiyat Ibn al-Ḥāḡib avec le commentaire d'al-Astarābādī, vol. 2, p. 20.

de *fa'ālī* si l'effacement du glide doit provoquer la juxtaposition de deux consonnes identiques simplement séparées par une voyelle brève, comme dans *šadīd / *šadadī*. La lourdeur de **šadadī*, à savoir un doublement du *d*, est claire mais qu'en est-il de **tawālī* ? Il faut rappeler que la seconde condition pour la suppression du *w* et du *y* est de ne pas avoir un glide en seconde position comme dans *tawīla* car, dans le cas échant, la suppression nous emmène droit à un risque d'ambiguïté (plus précisément l'impossibilité de reconnaître la forme ; ceci explique le maintien de la forme lourde *tawīlyy*. Si on avait supprimé le *w* et dire **tawālī*, on serait ensuite obligé de transformer le *w* en *alif* et dire *tālī* car la règle phonologique dit qu'un glide suivi de voyelle et précédé par *a* doit être transformé en *alif*. Le résultat aurait ensuite été une ambiguïté entre l'adjectif de relation de *tawīla* et de *tāla*.

Ce qui renforce l'explication d'IĜ selon laquelle l'évitement d'une telle succession a motivé l'absence de la suppression du *w* et du *y* c'est que la question ne se pose même pas dans les exemples sans succession comme c'est le cas dans *halūba* qui donne *halabī*. Il en va de même des adjectifs dérivés de noms en *fa'āla* : pour éviter cette forme de lourdeur, le prototype a été écarté : on peut dire *garadī* mais jamais *hamamī* et *'aġaġī* pour *hamāma* et *'aġāġa*. La lourdeur de doublement est donc une contrainte que l'on tient en compte sur le choix des structures morpho-phonologiques vu la peine qui s'en suit¹⁷. L'explication de cette lourdeur est cet aller-retour désagréable au même point d'articulation qu'al-Halīl «a comparé à la marche d'un homme enchaîné : il élève son pied et le remet à la même place, ou presque, car son entrave l'empêche de s'élancer et d'allonger le pas »¹⁸.

La question du doublement des consonnes présente pour les grammairiens deux cas de figure dont l'un s'avère plus lourd que l'autre. Le premier qu'IĜ nomme *at-taq'if* et *at-tamatul* est la suite de deux segments identiques séparés par une voyelle comme *šadada*. Le second cas c'est quand le premier segment répété est géminé avec le

¹⁷ Al-Astarābādī parle de la pénibilité du doublement qui justifie le statut de lourdeur que les grammairiens lui assignent en ces termes :

اعلم أنهم يستثقلون التضعيف غاية الاستثقال إذ على اللسان كلفة شديدة في الرجوع إلى المخرج بعد انتقاله منه.

« Retenez qu'ils trouvaient la gémination extrêmement lourde car c'est une grande peine pour la langue de retourner à un point qu'elle vient de quitter aussitôt ».

Šarḥ Šāfiyat Ibn al-Ḥāġib, vol. 3, pp. 238-239.

¹⁸ Ibn Ya'īs, *Šarḥ al-Mulūkī*, 'Izz ad-Dīn Qabāwa, Alep, 1393/1973, pp. 451/452 ; voir aussi Bohas, (année), p. 296.

second (*al-idġâm*) comme *šadda*. Al-Astarâbâdî tient le propos suivant :

قوله "ولا تضاعف الفاء وحدها" أي: لا يقال مثلا في ضرب: ضضرب : وذلك لعلمهم أنه لا يدغم، لامتناع الابتداء بالساكن، فيبقى الابتداء بالمستقل، ولهذا قلّ الفاء والعين مثلين نحو ببر وددن، ويقال الكراهة شيئا إذا حصل هناك موجب الإدغام كما في أول، أو فصل بينهما بحرف زائد نحو كوكب وقيبان¹⁹.
« Son propos [Ibn al-Hâġib] : (on ne redouble pas le premier segment uniquement) veut dire que l'on ne dit pas dans le cas de *ḍaraba* : *ḍaḍraba* car ils savent qu'il ne fait pas [par la suite] objet de gémination à cause de l'impossibilité de commencer par un segment non suivi de voyelle et la lourdeur en position initiale sera, dans le cas échéant, persistante. C'est pourquoi, il est rare de se trouver avec deux premiers segments identiques comme *babar* et *dadan*. La répugnance devient quelque peu moindre en cas de gémination obligatoire comme pour *awwal* ou avec une séparation par un augment comme *kawkab* et *qayqabân* ».

La question ici est de savoir pourquoi malgré une répugnance affichée au redoublement quelle que soit la position, on se retient plus de doubler le segment initial et non pas les autres. Donnons tout de suite comme exemples de doublement toléré *ḥabbaba* (faire aimer) où le second segment a été doublé. On voulait démontrer ici que l'instituteur ne tolérerait une forme lourde dans sa langue qu'en étant sûr de pouvoir l'alléger par la suite par un des multiples outils d'allègement. Cette précision importante sur la gravité de doubler un segment initial nous apprend également que l'instituteur pensait à la suite des normes avant de les établir : si on a évité deux segments identiques au début d'un mot c'est parce qu'on n'aurait jamais pu l'alléger. On n'a pas *ḍaḍraba* car l'allègement aurait imposé de supprimer la voyelle brève ; ce qui aurait donné une forme commençant par une consonne non suivie de voyelle (*sukûn*) alors que la loi dit que les Arabes ne commencent jamais un mot par un *sukûn* (*al-'arab lâ tabda' bi sâkin*). Un doublement en position initiale aurait effectivement abouti à une lourdeur que rien ne pouvait régler.

Autre idée intéressante, c'est que l'*idġâm* (gémination), qui constitue pour les grammairiens une lourdeur moins grave que le doublement, est également considérée comme un processus

¹⁹ *Šarḥ Šâfiyat Ibn al-Hâġib*, vol. 2, p. 367.

d'allègement. On évitait le doublement, selon l'auteur, dans les cas où la gémination ne pouvait pas s'effectuer (*li 'ilmihim annahu lâ yudgam*). Si la répulsion est moindre à l'égard de la gémination, il revient à ce qu'elle soit physiologiquement plus simple à réaliser. Voilà ce qu'IG voulait montrer dans le texte suivant :

قد علموا أن إدغام الحرف في الحرف أخف عليهم من إظهار الحرفين ألا ترى
 أن اللسان ينبو عنهما نبوة واحدة نحو قولك شدّ وقطّع وسلّم²⁰.
 « Ils savent que la gémination de deux segments est plus légère pour eux que de prononcer les deux segments séparément. Vous constatez que [en cas de gémination] la langue les réalise d'un seul coup comme dans *šadda* (tirer), *qaṭṭa 'a* (découper), *sallama* (saluer) »²¹.

Il en ressort trois phases. D'abord, on acceptait seulement le doublement des segments avec séparation comme *kawkab* ou apte à être allégé par la gémination. Ensuite, la gémination intervenait en premier lieu pour alléger le doublement sans séparation et rendre moins pénible la prononciation, *šadada* devient *šadda* car au lieu de faire revenir la langue au même point quitté on presse d'un seul coup (*nabwa wâhida*). Puis, vu que les géminés sont aussi lourds, d'autres processus permettaient de s'en débarrasser *fakk al-idgâm* avec des segments différents dont le statut le permettait (*hurûf al-dalaqa, al-ḥalq..*)²².

2.2. Taqârub/Tağâwur (proximité/voisinage)

La suite de segments proches par leur lieu d'articulation que notre auteur qualifie de *qubḥ at-ta'lif* (laideur de composition) est une forme de lourdeur qui explique, selon lui, l'exclusion d'un bon nombre de structures²³ comme le montre ce texte :

فمن ذلك ما رفض استعماله لتقارب حروفه؛ نحو سص، وطس، وظث، وئظ،
 وضش، وشض؛ وهذا حديث واضح لنفور الحس عنه، والمشقة على النفس
 لتكلفه²⁴.

²⁰ *Haṣâ'is*, vol. 2, p. 227.

²¹ *Idgâm* « consiste à passer d'un segment à un autre qui lui est identique, sans aucune séparation entre les deux ». Pour un exposé clair et illustré par des exemples, voir, Bohas (1986), p. 295-307.

²² Salmân as-Suhaymî 1995) a montré dans ses travaux la fréquence de ce changement dans les dialectes anciens.

²³ Il s'agit de la contrainte de co-occurrence vue précédemment.

²⁴ *Haṣâ'is*, vol. 1, p. 54.

« Parmi ceci [formes exclues du lexique], ce qui a été refusé dans l'usage à cause de la proximité entre ses segments comme : *saṣ, ṭas, dat, tad, daš, šad*. Ceci est une affaire claire vu la répulsion de la perception à son égard [la proximité] et la peine physiologique à la supporter ».

Trois modes de composition ont été adoptés dans la conception du lexique arabe, selon IĜ:

فقد تحصل لنا من هذه القضايا أن الحروف في التأليف على ثلاثة أضرب: أحدها تأليف المتباعدة وهو الأحسن. والآخر تضعيف الحرف نفسه وهو يلي القسم الأول في الحسن. والآخر تأليف المتجاورة وهو دون الاثنين الأولين فإمّا رفض البيئة وإمّا قلّ استعماله²⁵.

« Il résulte de ces questions que la composition des segments est de trois modes. Le premier est la composition de distanciation ; c'est le meilleur. Le deuxième est de doubler le segment lui-même : il suit en beauté le premier. Le troisième est la composition de voisinage ; il est en dessous des deux premiers ; ou il est écarté ou il est rare dans l'usage ».

La simplicité ou la légèreté d'un énoncé ne dépend pas uniquement de la peine physiologique de chaque segment mais aussi du mode de leur composition qui détermine également le degré d'effort à fournir pour le réaliser. Une consonne légère devient lourde dès l'instant qu'elle est entourée de ses voisines dans l'appareil articulatoire. On voit dans ce classement d'IĜ une idée déjà évoquée : le but n'a jamais été de supprimer entièrement la lourdeur dans la langue car si c'était le cas, le créateur pouvait procéder à un simple filtrage systématique ; mais au contraire cette lourdeur est même parfois voulue et très utile. Nous y reviendrons.

Le *taḍ'if* ou le *tamâṭul* est, selon IĜ, le fait de réunir des consonnes géminées ou séparées appartenant au même lieu d'articulation alors que le *taqârub* ou le *tağâwur* est de composer des consonnes dont les lieux d'articulation sont proches. Les deux cas présentent une lourdeur et expliquent l'exclusion d'un bon nombre de combinaisons dans la langue. Dans l'un comme dans l'autre, la lourdeur vient du fait qu'on retourne la langue au même endroit ou presque

²⁵ *Sirr Šinâ'at al-i'râb*, vol. 2, p. 816.

qu'elle vient de quitter. Notre auteur ne respectait pas, toutefois, cette rigueur terminologique. Regardons le texte suivant :

واعلم أن هذه الحروف كلما تباعدت في التأليف كانت أحسن، وإذا تقارب الحرفان في مخرجيهما قبح اجتماعهما، ولا سيما حروف الحلق؛ ألا ترى إلى قلتها بحيث يكثر غيرها، وذلك نحو الضغيفة، والمهه، والفهه، وليس هذا ونحوه في كثرة حديد، وجديد، وسديد، وشديد، وصدديد، وعديد، وفديد، وقديد²⁶.
« Retenez que plus les segments composés sont distants mieux c'est. Si deux segments sont proches par leur lieu d'articulation, il est laid de les réunir ; et surtout s'il s'agit des gutturales. N'avez-vous pas remarqué la rareté [de leur doublement] au moment où c'est fréquent pour le reste ? Considérons : *ad-dagîga* (jardin bien entretenu), *al-mahah* (beauté), *al-fahah* (fatigue) et d'autres semblables qui sont rares et la fréquence des cas comme : *hadîd* (fer), *ğadîd* (nouveau), *sadîd* (exact), *şadîd* (intense), *şadîd* (pus), *'adîd* (nombreux), *fadîd* (brouhaha), *qadîd* (viande desséchée) ».

L'auteur illustre ici que la proximité imposant plus d'effort est celle qui réunit dans un seul mot plusieurs gutturales d'où sa rareté dans la langue. Le lecteur remarque que les exemples qu'il mentionne pour illustrer cette peine sont des cas de doublement (*tađ'îf*, *tamaţul*) et non pas de *taqârub* (proximité) dont il parle à moins qu'il désignât ici par proximité une acception plus large comprenant le doublement. Retenons seulement que même si la proximité des consonnes est toujours lourde elle est plus grave concernant des gutturales. Regardons un autre passage sur le classement des voisinages bannis :

ويتلو حروف الحلق حروف أقصى اللسان وهي القاف والكاف والجيم وهذه لا تتجاوز البتة لا تجد في الكلام نحو قح ولا جق ولا كج ولا جك ولا قك ولا كق... وقولهم يأجج ومأجج وسكك وإنما جاز ذلك وإن كان متكررا من قبل أن المكرر معروض في أكثر أحواله للإدغام²⁷.
« Les consonnes du fond de la langue à savoir : *q*, *k* et *ğ* [suivent en laideur en cas de proximité] les consonnes gutturales. Elles ne sont jamais voisines. On ne rencontre pas dans la langue des mots comme : *qağ*, *ğaq*, *kağ*, *ğak*, *qak*, *kaq*... s'ils s'autorisent, toutefois, à dire *yağag*,

²⁶ *Op. Cit.*, vol. 1, pp. 65-66.

²⁷ *Op. Cit.*, vol. 2, pp. 814-815.

ma`ğag` et sikak c'est à cause de la répétition car le segment répété est dans la plupart des cas exposé à la gémation ».

Deux idées sur le classement des niveaux de cette lourdeur. D'abord, si le cumul des segments voisins est plus grave c'est parce que leur gémation est compliquée contrairement aux consonnes identiques. Il faut noter également que la lourdeur apte à être allégée par la gémation peut parfois être tolérée. Ensuite, plus le lieu d'articulation du son est profond, plus il est difficile à être répété ou à être prononcé avec son voisin.

IĞ apporte une explication rationnelle à cette pénibilité dans ce passage suivant :

...وذلك أن الصوت إذا انتحى مخرج حرف، فأجرس فيه، ثم أريد نقله عنه، فالأخلق بالحال أن يعتمد به مخرج حرف يبعد عنه ليختلف الصوتان، فيعذبا بترأخيها، فأما أن ينقل عنه إلى مخرج يجاوره وصدى يناسبه، ففيه من الكلفة ما في نقد الدينار من الدينار ونحو ذلك، ففي هذا إشكال، وفيهما إذا تباعدا من الكلفة ما في نقد الدينار من الدرهم أو نحو ذلك وهذا أمر واضح غير مشكل²⁸.
« ...Ceci car une fois que la voix s'incline vers un point d'articulation d'un segment où elle sonne, le mieux pour la déplacer est d'appuyer sur un autre point afin que les deux sons diffèrent, et présentent une souplesse agréable. En revanche, le fait de quitter [un point d'articulation] pour un point qui l'avoisine et [un son] pour un bruit qui lui ressemble, exige le même effort que distinguer une pièce d'or d'une autre, ce qui est malaisé. A l'inverse, lorsque les points d'articulation sont distants, l'effort est semblable à celui qui consiste à distinguer une pièce d'or d'une pièce d'argent : la différence saute aux yeux, et n'a rien de malaisé. »

IĞ revient encore sur cette proximité. Voici son propos :

وأحسن التأليف ما بوعد فيه بين الحروف، فمتى تجاور مخرجا الحرفين فالقياس ألا يأتلفا، وإن تجشمتوا ذلك بدأوا بالأقوى من الحرفين، وذلك نحو أرل وورل ووتد ومحتد²⁹.

²⁸ *Op. Cit.*, vol. 2, pp. 815-816.

²⁹ *Sirr Şinâ`at al-'i`râb*, vol. 2, p. 814.

« La meilleure composition est là où on met des segments distants les uns des autres. Si les lieux d'articulation de deux segments se rapprochent, la règle veut qu'elles ne se réunissent pas. Si, toutefois, ils [les Arabes] se l'imposent ils commencent par le plus fort des deux segments comme dans : *urul, waral ; watad, muhtad* ».

Il apporte son explication à cette affaire dans un autre passage que voici :

فإن جمع بين اثنين منها قدم الأقوى على الأضعف؛ نحو أهل، وأحد، وأخ، وعهد، وعهر؛ وكذلك متى تقارب الحرفان لم يجمع بينهما، إلا بتقديم الأقوى منهما؛ نحو أرل، ووتد، ووطد....وأنا أرى أنهم إنما يقدمون الأقوى من المتقاربين، من قبل أن جمع المتقاربين يتقل على النفس، فلما اعتزموا النطق قدموا أقواهما، لأمرين : أحدهما أن رتبة الأقوى أبداً أسبق وأعلى؛ والآخر أنهم إنما يقدمون الأثقل ويؤخرون الأخف من قبل أن المتكلم في أول نطقه أقوى نفساً، وأظهر نشاطاً، فقدم أثقل الحرفين، وهو على أجمل الحالين³⁰.

« Lorsque deux [segments gutturaux] sont réunis, on fait passer le plus fort devant le plus faible. C'est le cas dans 'ahl, 'ahad, ah, 'ahd, 'ahr. Ainsi, à chaque fois que deux segments sont proches, on ne les réunit qu'en faisant passer avant le plus fort des deux comme dans *urul, watad* et *watad*... Moi, je pense qu'en décidant de les articuler malgré cette proximité qui est physiologiquement lourde, ils faisaient passer devant la plus forte entre les deux segments proches pour deux raisons. La première c'est que le rang du plus fort est toujours devant et plus haut. La seconde raison de commencer par le plus lourd et finir avec le plus léger est que l'émetteur a, au début de son élocution, plus de souffle et se montre plus en forme. On a fait donc passer avant la plus lourde des deux consonnes au moment où il est au meilleur de sa forme. »

Nous avons deux explications au fait de commencer en cas de proximité par le segment le plus fort introduites par une personnalisation avec *urâ* (je vois) qui suppose une interprétation personnelle. La première c'est que la force donne en elle seule une notoriété absolue³¹. Ainsi, le segment lourd autrement dit banni

³⁰ *Haṣā'is*, 1, pp. 54-55.

³¹ « La raison du plus fort est toujours la meilleure », disait la fable.

s'impose systématiquement grâce à une démonstration de force. La seconde explication est qu'il est préférable de se débarrasser d'abord du segment plus pénible de même qu'il est plus paisible de commencer n'importe quel projet par la partie difficile et finir à l'aise par la facilité³².

2.3. *Tabâ 'ud/Tanâfur* (distance/opposition)

La légèreté est un juste milieu entre les deux excès : proximité et éloignement. Si les Arabes répugnaient, comme indiqué, à la similitude ainsi que la contiguïté entre les segments composant le mot à cause d'un excès d'effort suscité, la réunion d'éléments éloignés ou opposés constitue également une lourdeur tout aussi détestable. Regardons le texte d'IĠ:

فكما يحسن تألف الحروف المتفاوتة كذلك يحسن تتابع الأحوال المتغايرة على اعتدال وقرب، لا على إيغال في البعد. لذلك كان مثال فعل أعدل الأبنية؛ حتى كثر وشاع وانتشر³³.

« De même que la mise en composition de segments dont les points d'articulation sont éloignés les uns des autres est agréable, de même la succession de modalités [i.e. présence ou absence de voyelles et timbre de celles-ci] lorsqu'elles sont équilibrées et proches les unes des autres, sans être exagérément lointaines. C'est pour cela que le schème *fa'l* est le plus équilibré, d'où sa fréquence. »

Ce passage est un discours sur les structures nominales où IĠ évoque quelques motivations morphologiques qui ont inspiré un choix. Il tient à montrer pourquoi le schème *fa'l* a été volontairement choisi par l'instituteur pour occuper plus de place que les autres dans le lexique. La spécificité de *fa'l* est, selon Ibn Ġinnî, le caractère équilibré dans sa composition entre l'éloignement et la proximité de l'état de ses

³² Pour IĠ, l'échelle de lourdeur d'un énoncé dépend du niveau de l'effort à fournir. Ainsi, la succession de segments identique est moins lourde que la suite de segments proches selon leur lieu d'articulation qui répugnait à l'instituteur (*yakrahûna ġiddan*). Il dit également :

وكان تضعيف الحرف عليهم أسهل من تأليفه مع ما يجاوره.

« Doubler le segment était, pour eux, plus simple que de la mettre avec sa voisine ». *Sirr sinâ'at al-'i'râb*, vol. 2, p. 816.

³³ *Haṣâ'is*, vol. 1, pp. 59-60.

voyelles brèves. Ce qui nous intéresse dans ce passage c'est qu'à l'opposé de la préférence envers la distance entre les éléments (*tabâ'ud*), il semble que l'instituteur refusait autant un certain excès de distance comme le dit le texte *lâ igâl fi l-bu'd* (sans trop de distance). L'auteur finit par signaler qu'avoir affaire à des états, à la fois, proches et distants est unanimement mieux qu'une ressemblance permanente ou une similitude.

L'idée de *tabâ'ud al-ḥurūf* (éloignement ou opposition) en tant que forme de lourdeur figure de façon nette dans les cas de substitution comme du *m* au *n*. Voici le texte d'IĠ:

تبدل الميم من النون الساكنة، إذا وقعت قبل الباء، وذلك في قولك في عنبر
وقنبر اللفظ بهما عمبر وقمير بالميم³⁴.

« On substitue le *m* au *n* lorsque celui-ci n'est pas suivi de voyelle et se trouve devant un *b*, comme dans '*anbar* (ambre) et *qanbar* (petit). Leurs formes sous-jacentes sont : '*ambar* et *qambar* avec un *m* »³⁵.

Voici l'explication d'Ibn Ya'îš :

النون حرف رخو ضعيف يمتد بغنة في الخيشوم والياء حرف شديد مجهور
مخرجه من الشفة وإذا جئت بالنون الساكنة قبل الباء خرجت من حرف ضعيف
إلى حرف يناقيه ويضاده، وهذا مما يثقل³⁶.

« Le *n* qui n'est pas suivi de voyelle est un segment "flexible", "faible" qui s'étend par sa résonnance, dans les fosses nasales. Le *b* est un segment "ferme", "éclatant" et son lieu d'articulation est les lèvres. A supposer qu'on prononce un *n* non suivi de voyelle avant le *b*, on passe alors d'un segment "faible" à un segment qui possède des spécifications opposées et incompatibles avec les siennes, ce qui est lourd. »

Ibn Ya'îš nous explique la lourdeur qui a conduit à la substitution du *m* au *n* dans les cas comme '*anbar* et *qanbar*. Cette substitution est motivée par l'harmonisation entre les segments simplifiant le passage sans peine excessif d'une unité à une autre. Il

³⁴ *Al-Mulûkî*, p. 34-34.

³⁵ Pour ce passage et le suivant d'Ibn Ya'îš, nous avons repris avec modifications la traduction de Bohas.

³⁶ Bohas et Guillaume (1984), p. 230 ; *Šarḥ al-Mulûkî fi t-tašrîf*, p. 289.

s'agit, selon Bohas, d'un phénomène d'assimilation qu'il explique dans ce texte suivant : « Ce texte développe donc un nouveau concept de lourdeur. Pour IY [Ibn Ya'îš], les sons du langage se caractérisent par leur point et leur mode d'articulation. Le *n* et le *b* diffèrent radicalement à la fois par le point et par le mode d'articulation, ce qui constitue une séquence lourde... Pour résorber cette lourdeur le *m* est substitué au *n* : le *m* étant du même point d'articulation que le *b*, les deux segments ne diffèrent plus que par le mode d'articulation : au lieu de la différence totale il existe une « harmonie » et un « accord » entre les deux en ce qui concerne le point d'articulation, par conséquent la séquence n'est pas jugée lourde »³⁷.

L'idée de rapprochement apparaît également dans autre texte d'IG que voici :

فمن ذلك استحسانهم لتركيب ما تباعدت مخارجه من الحروف نحو الهمزة مع النون والحاء مع الباء نحو أن ونأى وحبّ وبيحّ واستقباحهم لتركيب ما تقارب من الحروف وذلك نحو صس وسس وطط وئط. ثم إنا من بعد نراهم يؤثرون في الحرفين المتباعدين أن يقربوا أحدهما من صاحبه ويدنوه إليه وذلك نحو قولهم في سويق: صويق وفي مساليخ: مصاليخ وفي السوق: الصوق وفي اصطبر: اصطبر وفي ازتان ازتان ونحو ذلك مما أدني فيه الصوتان أحدهما من الآخر مع ما قدمناه : من إيتارهم لتباعد الأصوات إذ كان الصوت مع نقيضه أظهر منه مع قرينه ولصيقه ولذلك كانت الكتابة بالسواد في السواد خفية وكذلك سائر الألوان³⁸.

« Il en fait partie [phénomènes paradoxaux, à première vue seulement (*tadâfu' az-zâhir*)], le fait qu'ils [les Arabes] apprécient la composition de segments aux points d'articulation distants comme *hamza* avec *n* et *h* avec *b* dans *âna*, *na`â*, *ḥabba* et *baḥḥa* et trouvent laid la composition de segments proches comme dans *šas*, *saš*, *taš*, *taš*. Puis, on voit, ensuite, qu'ils préfèrent concernant deux segments distants de rapprocher l'un de l'autre [i.e. l'assimiler partiellement] et de dire *šawīq* pour *sawīq* et le reste à l'avenant, pour *masâlîḥ* : *mašâlîḥ*, pour *as-sûq* : *aš-šûq*, pour *ištâbara* : *ištâbara*, pour *iztâna* : *izdâna* et tant d'autres où deux sons ont été rapprochés l'un à l'autre. Ceci malgré ce qu'on a dit auparavant de leur préférence à l'égard de la distanciation des sons car un son est plus manifeste avec son contraire qu'avec son voisin et son

³⁷ Bohas et Guillaume (1984), p. 231.

³⁸ *Ḥašâ'îš*, vol. 2, p. 227.

compagnon. C'est pourquoi l'écriture en noir sur le noir est invisible comme le cas pour toutes les autres couleurs d'ailleurs. »

On retient deux méthodes de rapprochement entre les sons. La première est de choisir un segment proche selon son comportement dans la langue. La seconde observée dans les dialectes anciens et dans les processus phonologiques consiste à remplacer un segment par un autre du même lieu ou du même mode d'articulation pour harmoniser entre les unités. Comme explication rationnelle à ce phénomène, il compare la composition des segments similaires au fait d'écrire en couleur noir sur un support noir. Il est clair que la différence de couleur entre le support et l'encre donne une visibilité que l'on ne trouve pas en cas de ressemblance.

2.4. *Intiqâd* (contradiction)

L'échelle de lourdeur peut correspondre, comme déjà vu, à la sonorité des segments ou à leur mode de composition mais elle peut aussi être liée à la position des voyelles et des glides. Le passage d'une voyelle légère à une autre lourde ou d'une lourde à une autre plus lourde ne plaisait pas à l'instituteur. Regardons le texte d'IĠ.

الثلاثي جاء فيه لخفته جميع ما تحتمله القسمة، وهي الاثنا عشر مثالا، إلا مثلا واحدا فإنه رفض أيضا لما نحن عليه من حديث الاستتقال؛ وهو فعل؛ وذلك لخروجهم من كسر إلى ضم³⁹.

« Dans les triconsonantiques, tout ce que permet la combinatoire [en matière de vocalisation] est attesté, en raison de leur légèreté, à l'exception d'un seul schème, qui est rejeté à cause des mêmes considérations de lourdeur dont nous venons de parler : c'est le schème *fi'ul*, à cause du passage du *i* au *u*. »

Notre auteur procède dans son explication à répertorier dans un premier temps les structures possibles et imaginables en comparaison avec ce qui existent effectivement dans la langue. Puis, il se met à s'interroger sur l'exclusion de chaque structure qui, à priori, aurait pu être retenue par la distribution lexicale. Dans ce passage, il

³⁹ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 67-68.

traite le cas du triconsonnantique *du'il* qui contient un passage de *u* qui est lourde à un *i* moins lourd. Passons à une autre suite aussi lourde :

فقلبت الواو الساكنة للكسرة قبلها ياء، فقالوا نحو ميزان وميقات والياء الساكنة للضممة قبلها واوا فقالوا موسر وموقن⁴⁰.

« Le *w* non suivi de voyelle est muté en *y* à cause du *i* qui le précède. Ainsi, ils ont dit *mîzân* et *mîqât*. De même, le *y* non suivi de voyelle [est muté] en *w* à cause du *u* le précédant. Ils ont dit *mûsir* et *mûqin* ».

On a vu que pour les grammairiens anciens le *w* est une grande *u* et le *y* une grande *i*. Passons à l'explication logique de la pénibilité physiologique motivant, selon IG, la réparation :

وإنما قلبت هذه الحروف بعد هذه الحركات لأنك إذا بدأت بالكسرة فقد جئت ببعض الياء، وأذنت بتمامها، فإذا تراجعت عنها إلى الواو فقد نقصت أول قولك بآخره، وخالفت بين طرفيه. وكذلك إذا بدأت بالضممة ثم جئت بعدها بالياء فقد جئت بأمر غيره المتوقع؛ لأنك لما جئت بالضممة توقعت الواو، فإذا عدلت إلى الياء فقد نقصت بآخر لفظك أوله، إلا أن ذلك وإن كان مستثقلاً، فليس بمستحيل في الطاقة والطوع كاستحالة مجيء الألف بعد الكسرة أو الضمة⁴¹.

« Ces segments ont subi une mutation après ces voyelles parce que seulement en commençant par un *i* vous avez déjà réalisé une partie de *y* et fait sentir que vous allez le compléter. Si vous faites marche arrière pour embrasser le *w*, vous allez contredire le début de votre propos par sa fin et mettre un désaccord entre ses deux extrémités. Dans la même veine, si vous commencez par un *u* que vous faites suivre par un *y*, vous allez faire quelque chose autre que celle attendue car en réalisant le *u* on s'attend à un *w*. En déviant pour un *y*, vous allez contredire le début de votre propos par sa fin. Mais ceci même s'il est lourd, il n'est pas, pour autant, strictement irréalisable quand on a la volonté de le faire contrairement à un *alif* après un *i* ou un *u*.»

Nous avons vu au début de cette contribution que les grammairiens arabes considéraient chaque voyelle brève comme une partie du glide correspondant qui est son allongement. Par conséquent, celui qui prononce le *w* précédé de *u* ou le *y* précédé de *i* ne ressent

⁴⁰ *Sirr Şinâ'at al-'i'râb*, vol. 2, p. 585.

⁴¹ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 19.

aucune difficulté articulatoire car c'est une continuité. Mais le *w* après le *i* ou le *y* après le *u* est justement une contradiction et un manque de cohérence. La lourdeur est donc cette rupture dans un seul élément. L'auteur a cependant fait une distinction entre ces deux séquences lourdes mais réalisables et un *i* ou un *u* suivi de *alif* constituant une lourdeur extrême que personne ne peut articuler. La mutation intervient en tant que processus phonologique pour réparer cette lourdeur. L'idée de contradiction consistant à de faire passer un élément alors qu'un autre était attendu selon notre perception naturelle est, pour Ibn Ğinnî, l'explication logique de cette affaire.

Voici un autre texte intéressant :

قال أبو الفتح: يقول لو قلت من باب بعث فعلت للزمك أن تقلب الياء واوا وكنت تقول بعث أبوع فرفض ذلك كما رفض رموت أرمو لو بنيته على فعل يفعل لنلا يخرج من الياء وهي الأخرى إلى الواو وهي الأثقل⁴².

« Abu l-Fatḥ [IĜ] a dit : Il veut dire [i.e. al-Mâzinî] que si l'on formait, dans la classe de *bi'tu* [i.e. des verbes en *y*] un *fa'ultu*, il serait alors nécessaire de faire subir au *y* la mutation en *w*, et l'on dirait *bu'tu/abû'u*. Cela n'a pas été accepté [i.e. par les locuteurs], comme n'a pas été accepté *ramûwtu/armû* [que l'on produirait] si l'on construisait [ce verbe, i.e. *ramâ/yarmî*] sur *fa'ula/yaf'ulu*, afin de ne pas sortir du *y* qui est plus léger au *w* qui est plus lourd »⁴³.

En clair, si on avait l'alternance *fa'ala/yaf'ulu* pour un verbe comme *bâ'a* on serait obligé de dire à l'accompli *abû'u* avec la mutation du *y* en *w* et le transfert de la voyelle au *b* non suivi de voyelle. Pour éviter cette lourdeur d'avoir des *w* au lieu de *y* dans l'ensemble de la dérivation une telle chose a été évitée.

Guillaume a relevé cette fonction de lourdeur. Voici son propos :

« Reste donc la seule hypothèse compatible avec cette analyse et qui consiste à supposer que la contrainte de lourdeur, dans ce contexte, n'est pas conçu par les GA comme un filtre s'appliquant à un niveau déterminé de la dérivation, mais bien comme une contrainte globale, prenant en compte l'ensemble de la dérivation ou tout au moins ses deux extrémités. Dès lors, tout devient plus clair :

⁴² *Al-Munşif*, pp. 220-221.

⁴³ Traduction de Guillaume (1986), pp. 438-439.

le (passage du plus lourd au plus léger) n'est plus à interpréter comme référant à une séquence dont tous les éléments sont simultanément présents au même niveau de la dérivation, mais bien à l'effet produit par l'application des processus phonologiques entre la représentation sous-jacente et le niveau de surface »⁴⁴.

On revoit ici une idée importante déjà soulevée, à savoir la fréquence de la lourdeur. Le fait qu'une lourdeur revienne plusieurs fois dans la langue est un facteur aggravant qui demande une solution au moment où elle peut facilement être tolérée si elle ne concerne pas toute la dérivation.

2.5. Iṭāla (prolixité)

Le laconisme est, selon la tradition, une valeur louable considérée comme une des particularités de la langue des Arabes qui éprouvaient une répulsion à l'égard du style prolix. La bonne maîtrise de la langue consistait à s'exprimer clairement mais avec le plus de concision possible (*al-iḡâz*). Le prophète de l'Islam dit dans un *ḥadīṭ* : « On m'a donné la concision du discours » (*ūtīt ḡawâmi 'a l-kalim*)⁴⁵. Le meilleur discours, dit un proverbe arabe, est celui qui en peu de mots suffit au besoin (*ḥayru l-kalâm mâ qalla wa dalla*). Cette préférence affichée envers la brièveté s'explique par l'excès d'effort musculaire qui résulte de la prolixité. En somme, si l'économie linguistique est un principe chez les Arabes, la longueur est une lourdeur qu'Iḡ désigne en ces termes :

واعلم أن العرب - مع ما ذكرنا - إلى الإيجاز أميل، وعن الإكثار أبعد... ألا ترى إلى ما في القرآن وفصيح الكلام: من كثرة المحذوف، كحذف المضاف، وحذف الموصوف، والاكتفاء بالقليل من الكثير، كالواحد من الجماعة، وكالتلويح من التصريح. فهذا ونحوه - مما يطول إيراده وشرحه - مما يزيل الشكّ عنك في رغبتهم فيما خفت وأوجز، عما طال وأمل⁴⁶.

« Sache que les Arabes, malgré ce que l'on vient de dire, tendent plus à la concision qu'à la prolixité. Regardez la fréquence des ellipses dans le Coran et les discours des hommes éloquents, telles que l'ellipse du premier élément

⁴⁴ Bohas et Guillaume (1986), p. 440.

⁴⁵ *Musnad al-imaâm Aḥmad b. Ḥanbal*, éd. Muḥammad Fu'âd 'Abd al-Bâqî, 1413/1993, vol. 2, p. 335.

⁴⁶ *Ḥaṣâ'is*, vol. 1, pp. 83-86.

d'une annexion, ou du qualifié, et [plus généralement] l'habitude de se contenter du moins pour dire le plus, comme du singulier pour le pluriel, ou de l'allusion à la place de la mention explicite : tout cela, et tous les autres exemples qu'il serait fastidieux de donner et de commenter, dissipera tous les doutes que tu pourrais avoir quant à leur penchant pour ce qui est léger et concis, aux dépens de ce qui traîne en longueur et provoque l'ennui. »

L'auteur a mentionné différents exemples dont chacun illustre une manière de favoriser la concision dans le discours. Le fait que l'on ne gardait que ce qui était vraiment indispensable pour la bonne communication est, pour IĜ, une façon d'éviter le surplus. Parmi les exemples mentionnés, les outils d'interrogation ou de condition tels que *kayfa*, *ayyu*, *ayyâna* et *annâ* composés de peu de segments. Regardons d'autres passages comment la prolixité constitue également une lourdeur dans la morpho-phonologie. Notre auteur tient le propos suivant :

الأصول ثلاثة: ثلاثي، ورباعي، وخماسي. فأكثرها استعمالاً، وأعدلها تركيباً،
الثلاثي⁴⁷.

« Les bases sont au nombre de trois : triconsonantique, quadriconsonantique et pentaconsonantique. Le plus fréquent dans l'usage et le plus équilibré par sa composition est le triconsonantique ».

Pour IĜ, la fréquence d'une base nominale ou verbale dans le lexique dépendait de sa longueur : plus une base est longue plus elle est lourde et rare dans l'usage. De l'autre sens, plus une base est courte plus elle est légère et récurrente ; c'est le cas du triconsonantique. Passons au texte de *Sirr šinâ'a* :

فإن قال قائل: فلم كانت الثلاثية أكثر أبنية؟ فالجواب: أنه إنما أكثر تصرف ذوات
الثلاثة في كلامهم؛ لأنها أعدل الأصول، وهي أقل ما يكون عليه الكلم المتمكنة:
حرف يبتدأ به وحرف يحشى به وحرف يوقف عليه⁴⁸.

« Si quelqu'un se demande : pourquoi le triconsonantique a plus de schèmes ? Voici la réponse : si le triconsonantique est aussi fréquent dans leur langue c'est parce qu'il est la

⁴⁷ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 85.

⁴⁸ *Al-Munšif*, p. 61.

base la plus équilibrée avec le minimum [de segments] qu'un mot fléchi pourrait avoir : un segment pour commencer un deuxième pour séparer et un dernier pour marquer la fin. »

I'tidâl qui figure aussi bien dans le *Haşâ'is* que le *Munşif* renvoie à la fois au petit nombre de segments qui composent le triconsonantique ; synonyme de concision par rapport aux d'autres bases jugées lourdes et au caractère équilibré entre les composantes. Nous avons vu avec *fa'l* considéré comme la base nominale la plus fréquente que le terme *i'tidâl* désignait un état intermédiaire entre deux excès ; ceci explique, peut-être, que le triconsonantique soit senti plus léger également qu'un mot à deux segments. On favorisait un passage souple et doux d'un segment à un autre qu'à une suite longue ou pouvant choquer la perception. Regardons le texte sur les autres bases :

فدوات الأربعة مستقلة غير متمكنة تمكن الثلاثي؛ لأنه إذا كان الثلاثي أخف وأمكن من الثنائي - على قلة حروفه - فلا محالة أنه أخف وأمكن من الرباعي لكثرة حروفه. ثم لا شك فيما بعد، في ثقل الخماسي، وقوة الكلفة به. فإذا كان كذلك ثقل عليهم مع تناهيه وطوله أن يستعملوا في الأصل الواحد جميع ما ينقسم إليه به جهات تركيبه⁴⁹.

« Les quadriconsonantiques sont jugés lourds et sont moins solidement établis [dans la langue] que le triconsonantique car si le triconsonantique est plus léger et plus solide qu'un mot à deux segments malgré le petit nombre de ses segments, il est, obligatoirement, plus léger et plus solidement établi que le quadriconsonantique à cause du grand nombre de des segments ce dernier. Puis, il n'y pas de doute sur la lourdeur du pentaconsonantique et la grande peine qui s'en suit. Si tel est le cas, ils trouvent lourd vu son étendue et sa longueur d'utiliser pour une seule base tout ce qu'elle engendre comme combinaisons. »

Notre auteur affirme que l'instituteur a raréfié pour une question de lourdeur les bases du pentaconsonantique et écarté pour la même raison quelques bases quadriconsonantique : *fa'lul, fu'lil, fa'all, fi'ill, fu'ull*. En somme, la première conspiration à cette lourdeur quantitative est le fait d'offrir un nombre important de bases triconsonantiques en arabe et de se contenter de quelques bases longues.

⁴⁹ *Haşâ'is*, vol. 1, p. 61.

Cette fréquence selon le niveau de lourdeur se vérifie effectivement dans le partage des bases. En effet, les bases nominales et verbales sans augment sont au nombre de vingt-trois : onze pour le triconsonnantique, sept pour le quatriconsonnantique et cinq pour le pentaconsonnantique. La seconde conspiration, selon Ibn Ġinnî, c'est que les schèmes construits selon les bases longues sont rares dans le lexique. L'auteur en donne quelques exemples. Pour la triconsonnantique, toute la combinatoire à partir des $\check{g} \ ' l$ a été retenue : $\check{g}a \ 'ala$ (faire), $\check{g}ala \ 'a$ (se déshabiller), $\ 'a\check{g}ala$ (se dépêcher), $\ 'ala\check{g}a$ (surpasser qqn), $la\check{g}a \ 'a$, $la \ 'a\check{g}a$ (accabler). Pour les quatriconsonnantique à partir des segments $\ ' q r b$ seules quatre sur les vingt-quatre verbes possibles sont retenues : $\ 'aqrab$ (scorpion), $barqa \ 'a$ (voiler la face), $\ 'arqaba$ (ruser), $\ 'abqara$ (briller). Une seule pentaconsonnantique a été retenue des cinq segments : $s \ r \ \check{g} \ l$; c'est $safar\check{g}al$ (cognassier).

L'explication qui revient souvent est l'ennuie qui résulte de cette longueur comme le cas de toute affaire qui dure trop. IĠ tient ce propos :

و علم أيضا أن ما طال وأمل بكثرة حروفه لا يمكن فيه من التصرف ما أمكن
في أعدل الأصول وأخفها، وهو الثلاثي⁵⁰.

« On sait également que ce qui est long et ennuyeux par le nombre de ses segments n'est pas susceptible d'autant de processus dérivationnels que la plus équilibrée et la plus légère des bases ; à savoir le triconsonnantique. »

Cependant, une lourdeur pouvait, selon notre auteur, être utile voire voulue et recherchée. C'est le cas quand elle intervient pour indiquer l'importance du sujet dont on parle. Citons deux textes qui montrent que le maintien de cette lourdeur peut avoir un rapport avec un rôle qu'elle doit jouer :

وقيل لأبي عمرو: أكانت العرب تطيل؟ فقال نعم لتبلغ. قيل: أ فكانت توجز؟
قال: نعم ليحفظ عنها) وفي نسخة ش ليخفف⁵¹.

« Il a été demandé à Abû 'Amr si les Arabes étaient prolixes, il répondit : oui pour insister. On lui dit s'ils étaient concis ; il répondit oui pour être retenue [comme norme] ; ou (selon le manuscrit \check{s}) pour alléger.»

⁵⁰ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 64.

⁵¹ *Op. Cit.*, vol. 1, p. 83.

وأنهم متى اضطروا إلى الإطالة لداعي حاجة، أبانوا عن ثقلها عليهم، واعتدوا بما كلفوه من ذلك أنفسهم، وجعلوه كالمنبهة على عنايتهم، وتمكن الموضوع عندهم⁵².

« S'ils étaient contraints d'être prolixes pour une raison particulière, ils manifestaient sa lourdeur pour eux. Le fait d'endurer cette peine était comme une indication de leur préoccupation et de l'importance du moment à leurs yeux. »

Pour expliquer certains cas d'irrégularité dans la morpho-phonologie, IG fait intervenir la sémantique. Voici un premier texte :

ألا ترى أنها في حال إطالتها وتكريرها مؤذنة باستكراه تلك الحال وملاها ودالة على أنها إنما تجشمتها لما عناها هناك وأهمها؛ فجعلوا تحمل ما في ذلك على العلم بقوة الكلفة فيه، دليلا على إحكام الأمر فيما هم عليه⁵³.

« N'avez-vous pas remarqué qu'ils [les Arabes] indiquent par la prolixité et la répétition que la situation est désagréable et ennuyante et que le fait de la supporter désigne l'importance et l'intérêt de l'affaire pour eux. Ils mettent le fait d'endurer tout ceci malgré une connaissance de la peine qui s'en suit comme signal de l'importance de l'affaire dont ils parlent. »

2.6. MALAL (ENNUI)

Nous avons vu dans ce qui précède que la lourdeur d'un segment dépend, d'après IG, de l'effort à fournir pour sa réalisation. La question est, toutefois, de savoir pourquoi l'instituteur n'a-t-il pas tout simplement écarté tous les segments lourds pour avoir une langue légère à tous les niveaux ou, en d'autres termes, un filtrage systématique, ne suffisait-il pas pour régler le problème de lourdeur une fois pour toutes. La réponse qui ressort de l'analyse d'IG c'est que le but n'a jamais été de rayer la lourdeur pour plus d'une raison⁵⁴. D'abord, ce qui est lourd dans un contexte peut être relativement léger

⁵² *Op. Cit.*, vol. 1, p. 86.

⁵³ *Haṣā'is*, vol. 1, p. 83.

⁵⁴ Pour IG, la lourdeur n'a rien de grave si elle représente par exemple un élément dans le sens de l'énoncé. Il semble que la lourdeur gêne uniquement si elle est fréquente ou excessive et sans intérêt.

dans un autre voire même devenir un outil d'allègement. La *hamza*, par exemple, qui est la consonne la plus lourde à cause de l'effort qu'elle occasionne comparé à un vomissement intervient pour alléger la lourdeur de succession des segments identiques ou proches selon leur point d'articulation⁵⁵.

L'auteur revient à cette idée dans le passage suivant :

العدول عن الثقيل إلى الأثقل لضرب من الاستخفاف.
اعلم أن هذا موضع يدفع ظاهره إلى أن يعرف غوره وحقيقته. وذلك أنه أمر
يعرض للأمثال إذا ثقلت لتكريرها، فيترك الحرف إلى ما هو أثقل منه ليختلف
اللفظان، فيخفا على اللسان⁵⁶.

« Renoncer au lourd en faveur du plus lourd en vue d'une forme d'allègement.

Sache que c'est là un point qui, vu de l'extérieur, suscite le rejet, tant que l'on n'en connaît pas l'intérieur, et la vérité profonde. C'est une affaire qui survient aux [segments] identiques lorsqu'ils sont lourds par la répétition : on abandonne le segment [répété] en faveur un autre plus lourd afin que les deux sons se diffèrent et deviennent légers pour la langue. »

Dans cette situation qui semble concerner quelques cas limités, le processus phonologique va à l'inverse de ce qui est répandu : remplacer un segment léger par un autre lourd. Pour le mot *ḥayawân* par exemple, la forme sous-jacente est, selon la plupart des grammairiens, en *ḥayayân* ; mais le second *y* a été muté en *w* qui est à l'origine plus lourd. Mais ce processus est, selon IG, une sorte d'allègement aussi car il est intervenu pour empêcher la succession de deux *y*.

Avec *malal*, l'auteur tente d'expliquer des cas où la lourdeur semble avoir été valorisée par rapport à la légèreté. L'idée dans le passage suivant est que l'objectif final n'était pas d'obtenir une

⁵⁵ Voici le texte de *Munṣif* :

فألهمة وإن ثقلت في بعض الأحوال وتباعدت ففيها من المنفعة في الفصل

« La *hamza*, même si elle est dans certains cas lourde et distante, elle a l'utilité de séparer [les segments proches selon leur lieu d'articulation] ».

Sirr Šinâ'at al-'i'râb, vol. 2, pp. 811-812

⁵⁶ *Ḥaṣâ'is*, vol. 3, p. 18.

chaîne totalement légère qui serait ennuyeuse ; au contraire l'instituteur a même volontairement maintenu une certaine lourdeur pour réaliser avec la légèreté un équilibre dans la langue. IG tient ce propos dans un contexte où il était question de l'importance de la concision :

نعم، ولو لم يكن في الإطالة في بعض الأحوال إلا الخروج إليها عما قد ألف
وملّ من الإيجاز لكان مقتعاً. ألا ترى إلى كثرة غلبة الياء على الواو في عامّ
الحال، ثم مع هذا فقد ملّوا ذلك إلى أن قلبوا الياء واوا قلبا ساذجا، أو كالساذج
لا لشيء أكثر من الانتقال من حال إلى حال، فإن المحبوب إذا كثّر مل وقد قال
النبي صلى الله عليه وسلم: يا أبا هريرة زر غبّا تزدد حبّاً⁵⁷.

« Certes, les quelques situations de prolixité qui ne sont que pour éviter une concision habituelle et ennuyeuse, suffisent pour convaincre [de l'importance de la concision]. Ne vois-tu pas le grand nombre de cas où le *y* l'emporte d'une manière générale par rapport à *w*. Puis, ayant assez de cette routine, ils ont muté le *y* en *w* d'une façon ingénue ou presque. Cette mutation n'est rien que pour passer d'une situation à une autre car même le bien-aimé fait ennuyer à force de trop [se montrer]. Le prophète (que la paix et le salut soient sur lui) a dit à Abû Hurayra : Rends visite après une absence, tu seras, alors, mieux adoré ».

L'idée c'est que pour diversifier l'instituteur a abandonné la légèreté tant sollicitée. On a vu que le *w* est régulièrement muté en *y* comme dans *miwzân* donnant *miyzân*. Mais ce qui se passe ici est tout le contraire : remplacer le lourd *y* par le plus lourd *w* pour éviter l'ennui de répétition.

On trouve une idée semblable dans un passage de Frei (1968) qui mérite, peut-être, d'être cité:

« Chaque langue tend à chaque moment de son évolution vers l'idéal d'un minimum d'effort combiné avec un maximum de rendement. Cette situation idéale présente ce qu'on pourrait appeler l'équilibre entre l'économie de l'acte de parole (pris ici dans un sens très large qui incorpore l'interprétation du message par l'interlocuteur) et la fonction communicative du langage. Bien des changements qui se produisent dans les langues se ramènent au principe du moindre effort : assimilation de son voisin dans la chaîne

⁵⁷Op. Cit, vol. 1, p. 87.

parlée, réduction ou même chute totale d'éléments morphologiques. Il ne faut pas perdre de vue toutefois que l'assimilation totale aboutirait à une chaîne se composant d'un seul élément phonique, répété à l'infini, et que la chute ininterrompue d'éléments aurait pour résultat le silence. »⁵⁸

Regardons le texte suivant qu'IĠ cite de Sibawayh :

واعلم أنه قد يقل الشيء في كلامهم، وغيره أثقل منه، كل ذلك لنلا يكثر في كلامهم ما يستتقلون.⁵⁹

« Retiens qu'il peut arriver qu'un élément soit rare dans leur langue par rapport à d'autres plus lourds ; tout ceci pour éviter la fréquence de ce qui est senti comme lourd. »

En clair, l'auteur affirme ici une idée à contre-sens : rareté de la légèreté et la fréquence de la lourdeur dans certains cas. Pour mieux rendre cette affaire, il faut, peut-être, donner la teneur de la réflexion où ce passage intervient. À l'instar de la dialectique, IĠ fait intervenir comme à l'accoutumé une personne imaginaire qui pose les questions gênantes. La question posée ici est de savoir pourquoi les mots en *fu'ul* avec deux *u* comme *'unuq* (cou), *tunub* (cordage), sont plus fréquents que ceux en *fi'il* avec deux *i* comme *ibil* (chameaux) et *i'il* (côté) sachant que *u* est plus lourd que *i*. Une des réponses de l'auteur consiste à affirmer que ce choix pour inverser la tendance, changer quelque peu la situation et équilibrer avec les formes légères de la langue. Ce processus est donc pour éviter la lourdeur qui pourrait aussi venir des chaînes totalement légères. L'emploi de *qad* suivi d'un verbe à l'inaccompli (*qad yaqillu*) indique la rareté de ces cas.

Conclusion :

S'inspirant de la méthodologie élaborée pour les sciences arabo-islamiques dont les premières réflexions figurent dans deux disciplines : *Uṣūl* ou *'ilm al-kalām* des théologiens et *Uṣūl al-fiqh* des juristes, les grammairiens se sont, engagés, à expliquer les lois qui régissent la langue arabe à travers une explication rationnelle dans un langage dialectique et polémique. Une telle démarche qui constitue un

⁵⁸ Vol. 9, p. 1061.

⁵⁹ *Haṣā'is*, vol. 1, pp. 68-69.

grand tournant pour la grammaire fait appel à une activité en quelque sorte consciente et réfléchie de la part des locuteurs, qui sont aussi les fondateurs de la langue. Cela implique que la grammaire, qui vise à décrire cette langue ne peut se contenter d'en ramener le fonctionnement à un système de règles s'appliquant mécaniquement mais qu'elle doit toujours se fonder, en dernière analyse, sur les dispositions et les intentions de ces locuteurs-fondateurs. Cette conception, que Guillaume nommait « ultra-mentaliste » représente l'un des postulats de base sur lesquels s'est développé la tradition grammaticale arabe »⁶⁰.

Cette contribution qui interroge les ouvrages des grammairiens arabes et surtout ceux d'IG, montre comment la lourdeur en morpho-phonologie renvoient, sous différentes formes, à un principe fondamental démontrant que la grammaire arabe est une science rigoureuse qui répond aux exigences méthodologiques de cette époque. Il faut préciser, pour finir, que cette préoccupation de prouver une rationalité et une rigueur méthodologique intervient dans un contexte particulier où chaque discipline se bat pour gagner en notoriété et démontrer sa supériorité.

⁶⁰ Thèse, pp. 58-59.

Bibliographie :

- AḤMAD b. HANBAL, *al-Musnad*, éd. Muḥammad Fu'ād 'Abd al-Bâqî, Beyrouth, 1413/1993.
- ASTARÂBÂZÎ (al-), *Šarḥ Šâfiyat Ibn al-Ḥâğib*, éd. Muḥammad Nûr al-Ḥasan et autres, Beyrouth, 1395/1975.
- BOHAS G. et GUILLAUME J-P, *Études des théories des grammairiens arabes*, Damas, 1984.
- BOHAS Georges, *Quelques aspects de l'argumentation et de l'explication des grammairiens arabes, Arabica*, Tome XXVIII, Fascicule 2-3, juin-septembre 1981.
- ĞINNÎ (IBN), *al-Tašrîf al-mulûkî*, éd. Désiré Saqqâl, Beyrouth, 1419/1998.
- ...*al-Ḥašâ'is*, éd. Muḥammad 'Alî An-Nağğâr, Beyrouth, 1372/1952.
- ...*Al-Munşif li-Kitâb al-Tašrîf*, éd. Muḥammad 'Abd al-Qadir Aḥmad 'Aṭâ, Beyrouth, 1419/1999.
- ...*Šarḥ al-Mulûkî*, éd. 'Izz ad-Dîn Qabâwa, Alep, 1393/1973.
- ...*Sirr šinâ'at al-i'râb*, éd. Ḥasan al-Handâwî, Damas, 1413/1993.
- IBN YA'ĪŠ, *Šarḥ al-Mufaššal, Muniriyya*. Le Caire, s. d.
- SÎbawayh, *al-Kitâb*, éd. 'Abd as-Salâm Hârûn, Beyrouth, 1408/1988.
- SUḤAYMÎ (al-) Salmân, *Ibdâl al-ḥurûf fî al-lahğât al-'arabiyya*, Médine, 1415/1995.
- YÂQUT, AL-ḤAMAWÎ b. 'Abd Allâh al-Rûmî, m. 626), *Mu'ğam al-udabâ'*, éd. Iḥsân 'Abbâs, Beyrouth, 1993.